

# L'optimisme tragique. Le nazisme à travers une perspective autobiographique multiple

**Olga GANCEVICI**

*Université « Ștefan cel Mare » de Suceava*

[olgagancevici@litere.usv.ro](mailto:olgagancevici@litere.usv.ro)

---

**Abstract:** This study approaches extremism as embodied in the national-socialist ideology through the medium of seven autobiographical works, each of which affords a different perspective on the experience of this totalitarian terror. After surveying the account of its beginnings and expansion through the lens of German journalist Sebastian Haffner, the position of Rudolf Höß, the first SS commandant of the Auschwitz concentration camp, is unveiled, followed by Pascal Bruckner's generational vision as the son of an unyielding antisemite. Stig Dagerman describes the ruins left behind by the collapse of the extremist regime that has inflicted so much suffering on both the child victim Eva Heyman and Georges Perec, whose mother was killed in the gas chambers of her native land. Finally, Viktor Frankl, founder of logotherapy, the therapy based on finding meaning in life, describes "tragic optimism", which provides the overall theory underlying this study and which identifies meaning in life as a mechanism of adaptation and defence in any period of suffering and any experience of extreme trauma, as well as an attitude, a personality trait, and a way of life.

**Keywords:** *nazism, Shoah (Auschwitz), autobiography, optimism, meaning in life.*

## **Préambule**

Des centaines, voire des milliers de textes ont été écrits sur l'expérience du nazisme, mais surtout sur son impact majeur tant sur ses partisans que sur ses opposants et avant tout sur ceux qui en ont enduré les conséquences dans la souffrance, sinon la culpabilité, parfois jusqu'à la mort. L'idéologie national-socialiste est théorisée dans des livres divers, les uns faisant partie du genre autobiographique, par exemple, *Mon combat* d'Adolf Hitler (*Mein Kampf*, en allemand, écrit en 1924), mais nous voulons l'enregistrer dans cette démarche notamment à travers ses effets. Parmi ceux-ci, le phénomène de la Shoah reste le plus discuté. Particulièrement, à partir de 1945, au-delà de certains textes et témoignages faux ou inventés, pour beaucoup d'adolescents et d'adultes victimes et aussi rescapés des ghettos et des camps de concentration et d'extermination nazis, l'écriture semble devenir une thérapie : il existe une liste impressionnante de témoignages ou d'évocations directes, de proses diverses, d'essais, de journaux intimes, de chroniques, voire d'archives des ghettos, de récits d'après-guerre, de romans et même de poèmes. Ces écrits autobiographiques ne s'arrêtent pas avec la génération qui a vécu l'anéantissement des Juifs par les nationaux-socialistes

produit entre les années 1939 et 1945, mais se prolongent, d'une manière transgénérationnelle, justifiée car la violence incroyable des exécutants nazis a déclenché et entraîne encore, de nos jours, une réaction. La deuxième loi de la physique thermodynamique (le principe Carnot), extrapolée, est une fois de plus validée : toute transformation du système implique l'augmentation de l'entropie – dans la dyade nazisme *vs.* Shoah : l'*action*, à lire la violence exacerbée, détermine au moins une *réaction*. Nous notons, parmi ces retours provoqués, la fuite devant la montée de l'agressivité (Sebastian Haffner), le respect et l'exécution imperturbables des ordres (Rudolf Höss), la fascination pour les nazis et l'antisémitisme porté à son paroxysme sans raison ni logique (le père de Pascal Bruckner), le cri de l'adolescent devant la mort imminente et injuste (Éva Heyman), l'amertume due au cynisme de la situation où l'on retourne dans son pays natal pour y être gazé (la mère de Georges Perec), l'empathie pour tous les survivants souffrants de l'après-guerre et l'après-nazisme en Allemagne (Stig Dagerman).

Il semble inadéquat d'insérer l'optimisme dans ce contexte de violence, de souffrance inhumaine affreuses et d'extermination. Et pourtant, dans toutes les circonstances, aussi dures soient-elles, la vie conserve son sens potentiel et la recherche du sens de la vie est la motivation primordiale de l'existence humaine, selon Viktor Frankl (2013). L'optimisme inné le sauve au terme des trois années qu'il a passées en camps de concentration, y compris celui d'Auschwitz-Birkenau, et, de plus, il lui apporte la révélation de la thérapie pour sauver les autres. Dans la *Postface à l'édition de 1984* de son livre *Découvrir un sens à la vie*, Frankl (2013) a fait, en effet, un vrai plaidoyer pour ce qu'il appelle l'« optimisme tragique », par lequel, l'individu reste optimiste malgré la « triade tragique » souffrance – sentiment de culpabilité – mort.

Nous présenterons cet optimisme tragique à travers sept textes autobiographiques issus des conséquences de la même idéologie extrémiste qu'est le nazisme. Bien que chacun d'eux soit placé dans un contexte différent, ils pointent tous vers l'anéantissement des Juifs d'Europe. Si les auteurs ne sont pas tous optimistes, ils gardent au moins l'espoir et la volonté de vivre. Certes, nous avons suivi une logique dans la sélection des textes, qui d'ailleurs s'est imposée d'elle-même et, finalement, en lien évident avec une attitude optimiste, et pour cause : « l'attitude optimiste nous maintient plus longtemps en meilleure forme physique et mentale, nous conduit à créer des relations sociales plus agréables, nous rend plus attractifs dans le monde professionnel et, ce qui ne gêne rien, fait de nous des hommes et des femmes plus chanceux que les autres. », comme l'affirme avec conviction Philippe Gabillet dans son livre *Éloge de l'optimisme* (Gabillet 2010 : 13). Historiquement parlant, l'optimisme en tant que doctrine philosophique considère que « le monde est tenu pour globalement bon et où le bien tient davantage de place que le mal » (Gabillet 2010 : 14). Même s'il est inconcevable d'imaginer l'expérience dans les ghettos et les camps de concentration (qui n'étaient pas de camps de rééducation, mais des lieux où l'on a mis en œuvre la « solution finale de la question juive » des nazis, à savoir l'extermination) comme la meilleure possible sous le soleil, l'on peut accepter la théorie de Frankl, validée sur lui-même en tant que survivant d'Auschwitz, et désigner l'optimisme comme la façon clef d'être-au-monde :

« [M]ode particulier de fonctionnement psychique » (Gabillet 2010 : 21), l'optimisme s'avère être « un trait de caractère, un trait de personnalité, voire un état de conscience qui nous conduit à envisager l'avenir comme une réalité globalement désirable, quelles que soient par ailleurs les difficultés que nous serons conduits à rencontrer. » (Gabillet 2010 : 21).

### **La naissance et l'expansion du nazisme à la loupe d'un observateur contre-courant : Sebastian Haffner**

Sebastian Haffner est le nom de plume de Raimund Pretzel (1907-1999), écrivain, journaliste et historien allemand berlinois, autoexilé à Londres entre 1938-1954, parce qu'il jugeait le régime nazi abominable (Hafner 2018). Né dans une famille protestante, aisée, très cultivée, patriote, Raimund Pretzel vit la violence de la Première Guerre comme une déréalisation et assiste à la montée de l'agressivité parmi ses congénères ; autrement dit, il voit grandir la nouvelle génération nazie. Après des études à la faculté de Droit, lui-même doit valider son diplôme, en suivant un stage à la SA<sup>1</sup>. Pendant une défilée, il remarque des gens qui s'enfuient à la vue de ses camarades et de lui, il voit, en fait, la peur produite par les nazis.

Pretzel ressent l'intrusion permanente des nationaux-socialistes dans la vie privée des citoyens, d'une manière de plus en plus étouffante et injuste ; il observe la brutalité du régime qui s'impose de plus en plus fort, de même que ses dérives. En 1933, « Hindenburg nomme Hitler », et d'un coup, soixante-six millions de vies humaines furent ébranlées par ce « séisme », par une sorte de « psychoses de masse » qui surgit. En tant que simple citoyen, Raimond Pretzel voulait défendre son honneur individuel contre cet État tout-puissant qui écrasait l'individu. Plus l'idéologie national-socialiste se propageait et montait, avec l'installation d'Aldolf Hitler au pouvoir, plus Pretzel se sentait loin de l'anesthésie et l'accoutumance généralisées au sein de ses congénères. Il quitta l'Allemagne pour l'Angleterre, où il devint journaliste et auteur d'essais historiques, sur la guerre et sur certaines personnalités telles que Churchill et Hitler.

Encore à Berlin, il ne s'intéressait pas à la politique, il ne faisait qu'observer, avec une précision de chirurgien. Il fréquentait des Juifs allemands et, plus que tout, il tomba amoureux d'une journaliste juive, Erika Schmidt-Landry (n. Hirsch) (1899-1969), sa passion devenant plus ardente depuis que la vie de celle-ci était menacée. En 1938, Erika a pu rejoindre son frère en Grande Bretagne. Raimond Pretzel l'a suivie, en chargé de mission pour *Ullstein Press* et ils se sont mariés peu avant la naissance de leur premier enfant. Pour protéger sa famille restée en Allemagne, Raimund Pretzel devient Sebastian Haffner, nom tributaire de sa passion musicale : Sebastian vient de J.S. Bach et Haffner de Mozart et sa Symphonie n° 35 intitulée *Haffner*. Il devient très connu en Grande Bretagne, le commentateur de la guerre par excellence, en collaborateur à *Picture Post* et correspondant politique de *The Observer*. Il

---

<sup>1</sup> Abréviation de l'allemand *Sturmabteilung*, « section d'assaut », formation paramilitaire du parti nazi (les « chemises brunes » ou « l'armée brune ») qui a joué un rôle majeur dans l'ascension au pouvoir d'Hitler.

reviendra en Allemagne début 1954, juste après la mort de Staline, avec l'idée enthousiaste, donc optimiste, de la réunification allemande.

Installé en Grande Bretagne, sur la suggestion de l'éditeur d'Orwell, Fredric Warburg, avant même que la Seconde Guerre Mondiale éclate, Haffner a écrit un livre témoignant de son expérience antinazie, mais celui-ci sera publié à titre posthume par le fils de l'auteur, d'abord en 2000, en Allemagne, puis, en 2003, en France. Rédigé entre 1938 et 1939, le manuscrit de *l'Histoire d'un Allemand : Souvenirs 1914-1933* (en original, *Geschichte eines Deutschen. Die Erinnerungen 1914-1933*) décrit et analyse un monde en changement, à commencer par la brutalisation de la société allemande dans les années trente, qui équivalait au réveil abruti de son pays natal perdant de la Grande Guerre. Des événements majeurs de l'histoire non seulement de l'Allemagne, mais aussi de l'Europe, sont présentés à partir de l'histoire personnelle d'un enfant autodéclaré comme « vraiment un fan de la guerre » pendant ses premières années, devenu ensuite le jeune homme qui révèle les étapes successives d'une idéologie qui mène aux pires crimes, à la ségrégation et à l'exclusion, suite aux stratégies des gens au pouvoir, qui rendent impossible toute possibilité de contestation. C'est la pire catastrophe dont Haffner a eu à souffrir : « C'était un jeu sinistre, énigmatique, dont l'attrait pervers ne s'épuisait jamais et qui annihilait tout le reste, réduisait à rien la vie réelle, c'était une drogue comme la roulette ou l'opium. » (Haffner 2002 : 33).

Quelle que soit la période visée, celle de Bismarck, du Reich allemand, du Traité de Versailles, de la grande inflation des années 20 et de l'austérité de Brüning de 1930, celle de la montée de l'antisémitisme soutenu par l'idéologie nazie avec ses plans masqués d'extermination des Juifs, périodes déterminantes à l'échelle de l'Histoire en général et pour *l'Histoire* personnelle de Sebastian Haffner, en particulier, elles ont été toutes présentées par un grossissement à la loupe, avec un véritable talent narratif, en ramenant tout au régime nazi. L'auteur s'avère être extrêmement précis et il n'y décrit que ce qu'il a vécu et vu lui-même, en discours direct, sans jamais recourir au discours rapporté.

### **Un nazi au pouvoir : Rudolf Höss**

L'extrémisme mène inévitablement à un monde polarisé. Si Haffner décrit la montée du nazisme d'une manière réprobatrice, Rudolf Frantz Ferdinand Höss (Höb en allemand) (1901-1947) est l'un de ceux qui incarnent le système, qui respirent le nazisme et ses desiderata, en tant qu'affilié au Parti Nazi dès 1922 (3.240 étant son numéro de membre, ou bien 5.357.166, attribué en 1939), puis enrôlé dans les troupes de la SS<sup>2</sup> (sur le conseil de Himmler lui-même), mais surtout en qualité de premier commandant du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, entre mai 1940 et novembre 1943, et de nouveau entre mai et septembre 1944. En 1947, jugé par le Tribunal suprême de Pologne, après avoir comparu comme témoin dans le procès de Nuremberg (pour

---

<sup>2</sup> Abréviation de l'allemand *Schutzstaffel*, « échelon de protection », l'une des structures de base du régime nazi, organisation paramilitaire et policière nazie fondée en 1925 du *Stosstrupp*, « équipe choc », et des SA (membres des milices paramilitaires) pour assurer la protection personnelle d'Adolf Hitler.

la défense d'Ernst Kaltenbrunner), il est déclaré criminel de guerre, à cause de son rôle majeur dans le génocide des Juifs d'Europe.

Avant son exécution du 16 avril 1947, par pendaison sur le lieu même de ses crimes, devant son ancienne résidence surplombant le camp, il écrit son autobiographie, publiée en 1958, avec le titre *Le commandant d'Auschwitz parle* (en original, *Kommandant in Auschwitz. Autobiographische Aufzeichnungen des Rudolf Höß, Herausgegeben von Martin Broszat*). Celle-ci fut popularisée par l'écrivain Robert Merle, dans le roman *La Mort est mon métier*, paru en 1952 et basé sur les entretiens de Robert Höss avec le psychologue américain Gustave M. Gilbert pendant le procès de Nürnborg, parce que les rapports faits par le psychologue lui semblent être plus crédibles que l'histoire racontée par Höss. Après la fin de la guerre, Rudolf Höss réussit à s'enfuir et vit une année à côté de sa famille, avec l'optimisme de celui qui croit qu'il pourra continuer à vivre, inaperçu et impuni, sous une nouvelle identité, en tant qu'officier de marine à l'école navale de Mürwik, avant d'être arrêté par la police militaire britannique. Robert Merle se sert du nom que Höss avait pris, Franz Lang, pour le donner à son personnage-narrateur fictionnel.

Cependant, l'autobiographie de Rudolf Höss a une valeur documentaire assurée, plusieurs informations qu'il y fournit étant en concordance dans une large mesure avec la déclaration d'autres témoins (par exemple, l'historien Franciszek Piper, 1994). En outre, beaucoup de ses déclarations ont permis d'éclaircir de nombreuses questions des historiens. La conclusion que l'on peut en tirer est que Rudolf Höss n'a pas inventé mais partiellement embelli son récit autobiographique et que, par conséquent, personne ne l'a forcé à écrire, en détention, des choses qui ne se sont pas vraiment produites, du moins celles qui font références à la réalité du camp d'Auschwitz : la durée de gazage qui dépendait de la météo et de l'état de santé des victimes, la capacité des installations et d'autres détails organisationnels, le processus de massacres à gaz, le nombre des morts – plusieurs milliers de victimes par jour, environ 2 millions et demie possibles, ou peut-être 1,2 millions pour Auschwitz, car les chiffres ont varié dans les déclarations pendant les interrogatoires et son autobiographie (Höss 2005 : 183-184, Gilbert 1947 : 239), mais quelle différence peut-on faire quand il s'agit de chiffres aussi effrayants ?

Relatif à sa vie personnelle, une partie de ses déclarations ont été réfutées. Par exemple, l'on consigne que ses ancêtres étaient des agriculteurs et des artisans, tandis que Höss affirmait venir d'une famille d'anciens officiers : le grand-père – colonel dans la guerre franco-prussienne et son père, marchand à Baden-Baden, – soldat temporaire dans les troupes coloniales en Afrique orientale allemande. L'appartenance à une famille de militaires converge vraisemblablement avec des traits dominants dont il avait lui-même hérité : sens du devoir, discipline, respect de l'autorité, obéissance, rigueur, organisation.

« Nous étions installés à la limite extrême de la Forêt Noire et ses énormes sapins exerçaient sur moi un attrait magique. » – notait Rudolf Höss dans l'incipit de son autobiographie, considérée par lui-même comme « un bilan de [s]a vie intérieure » (Höss 2005), qui met sur le devant de la scène, comme on le remarque dans cette phrase, un enfant normal, amoureux de la nature, de l'eau et des animaux, son meilleur ami et confident étant le poney Hans.

Père de famille de cinq enfants et époux attentionné d'Hedwig Hensel (1908-1989), d'une part, commandant brutal dévoré par les responsabilités, qui ne se souciait pas de la vie humaine, de l'autre part : le phénomène de dissociation entre la vie privée et la vie professionnelle, naturel en règle générale, n'était pas pathologique dans le cas de Höss ; le psychologue militaire américain Gustave Mark Gilbert le confirme dans ses rapports où le commandant d'Auschwitz est décrit comme mentalement normal, avec une insensibilité schizoïde, un manque d'empathie, sans tendances sadiques, avec une conscience proactive, toujours au service d'une autorité (Gilbert 1947). Cependant, parfaitement d'accord avec Geneviève Decrop qui signe l'*Introduction* du récit autobiographique de Höss en traduction française [Höss, 2005], l'on ne peut pas s'empêcher de se poser « la grande question » : « comment, avec les ingrédients d'un monde normal, est-on arrivé à bâtir un monde de cauchemar ? »

En 1941, sur l'ordre d'Heinrich Himmler, qui lui expliqua ce que le Führer avait ordonné, Höss organise le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau afin de s'acquitter de la tâche nommée la « solution finale de la question juive ». En mai 1944, il s'occupe de « l'Action hongroise », en fait, le massacre des Juifs hongrois. À partir de novembre 1944, Höss coordonna les massacres dans la chambre à gaz achevée au camp de concentration de Ravensbrück. Beaucoup de gens considéraient Höss comme un monstre, mais lui-même a contredit dans son récit autobiographique cette image selon laquelle il avait perdu son humanité. Il a placé tous les crimes commis derrière le devoir et les autorités supérieures auxquelles il obéissait aveuglement, en bon militaire. Influencé par les écrits et discours antisémites de Joseph Goebbels, Alfred Rosenberg et Adolf Hitler, Höss n'a jamais remis en question la légitimité et la nécessité de l'extermination des Juifs. De surcroît, très confiant dans la justesse de son attitude de bon commandant qui applique minutieusement les ordres reçus, il ne s'attendait pas à en être tenu responsable. La question si les Juifs gazés avaient été coupables aurait soulevé une objectivité éthique qui était indifférente aux SS. Jusqu'à la fin de son procès et de la condamnation à mort, Rudolf Höss n'a pas compris pourquoi on lui demandait des comptes ; selon lui, il n'a fait qu'obéir aux ordres (voir aussi Gilbert 1947 : 230-231).

### **L'héritier d'un père sympathisant nazi et antisémite acharné : Pascal Bruckner**

Quel héritage reçoivent les successeurs des nazis et de ceux qui ont été endoctrinés par l'idéologie nazie pendant des années ? Une génération entière a dû vivre avec l'*hybris* pesant sur ses épaules et, dans la plupart du temps, l'a transmis d'une manière transgénérationnelle à la descendance qui, généralement parlant, vit avec une allergie psychologique à ses géniteurs et se guide selon des principes contraires à ceux qu'elle a reçus à la maison. Sur ce point, notre présentation tourne vers Pascal Bruckner (n. 1948), écrivain contemporain dont nombre d'ogres et de dérives qui peuplent une bonne partie de ses proses ont enfin pu être déchiffrés, une fois son livre *Un bon fils* publié en 2014.

On lit dans l'incipit du récit, déclaré autobiographique par l'auteur (Bruckner 2014b) : « Mon Dieu, je vous laisse le choix de l'accident, faites que mon père se tue. » (Bruckner 2014 : 11). Épouvantable prière d'un enfant de dix ans, agenouillé au pied du lit, avant de se coucher ! Cris, hurlements, claques, torgnoles, coups de pied, humiliation (Bruckner 2014 : 14-15) de la part du père emmènent le garçon à une telle supplique enfantine mais violente, impensable dans les termes de la morale, du bon sens, de l'éducation honorable et la loyauté familiale. La sentence de l'enfant est sans pitié : « La haine qu'il m'a inculquée m'a aussi sauvé. Je l'ai retournée en boomerang contre lui. » (Bruckner 2014 : 17). Comment un fils unique peut-il arriver à détester à un tel point son père ? En plus de la violence extrême du père à l'encontre de lui et surtout de sa mère, les raisons seraient le racisme, la sympathie pour le nazisme, l'antisémitisme démesuré, la misogynie.

Autour des trois personnages emblématiques, Pascal, sa maman « Mutti » et son père René, se construit progressivement une vie. Au-delà de ce noyau principal, il y a d'autres portraits peints, d'autres membres de la famille et des intellectuels qui ont marqué d'une façon ou d'une autre le parcours de l'écrivain Bruckner (par exemple, Alain Finkielkraut et Roland Barthes). Dans « une sorte d'ambiance électrique en permanence » (Bruckner 2014b), le récit poursuit ce parcours, dès l'enfant fragile et pieux, « né à Paris à la toute fin de l'année 1948 » (Bruckner 2014 : 30), ses premières années passées dans des sanatoriums entre l'Autriche et la Suisse pour traiter sa « primo-infection » tuberculeuse, et jusqu'à l'adulte qui adresse de nouveau « au ciel une prière muette : faites que je ne devienne jamais comme lui. » (Bruckner 2014 : 219), comme reflexe possible à ce que son père lui disait : « – Tu peux bien me détester, ma vengeance, c'est que tu me ressembles. » (Bruckner 2014 : 181).

Il y a beaucoup d'écrivains chez qui la mort de leur(s) parent(s) mène à une sorte de thérapie par l'écrit (Roland Barthes, *Journal de deuil* ; Éric-Emmanuel Schmitt, *Journal d'un amour perdu* ; Annie Ernaux, *Une femme* ; Simone de Beauvoir, *Une mort très douce* ; Hervé Guibert, *Mes parents*, etc.). Pascal Bruckner nous offre ce récit autobiographique surprenant, après la mort de son père, datée de 2012. Son « enfance où l'abominable et le prodigieux se côtoyaient » (Bruckner 2014 : 40), où la conséquence du triangle familial « était un système d'alliances croisées et changeantes : mon père et ma mère contre moi, mon père et moi contre ma mère, ma mère et moi contre lui, nous tous contre les autres. » (Bruckner 2014 : 61), se prolonge entre ces deux parents dont « [c]hacun était le géolier de l'autre. » (Bruckner 2014 : 58), pendant cinquante ans de mariage, entre la mère maltraitée mais « un cas exemplaire de servitude consentie » (Bruckner 2014 : 54) et un père cultivé mais tyrannique, « timoré, courbé devant la moindre autorité, faible devant les forts et impitoyable face aux faibles » (Bruckner 2014 : 90). Ingénieur des mines, devant le STO<sup>3</sup> de quelques mois, il travailla pendant trois ans (« la plus belle partie de son existence. » – Bruckner 2014 : 88), entre 1942 et 1945 à Berlin, puis à Vienne,

---

<sup>3</sup> Service de Travail Obligatoire de L'Allemagne nazie dans tous les pays occupés durant la Seconde Guerre Mondiale.

chez les Siemens, alors fournisseur de matériel militaire pour l'armée. Le père René fut un « un serviteur volontaire de l'Allemagne » (Bruckner 2014 : 88), qui « avait parié sur le triomphe inconditionnel du Reich » (Bruckner 2014 : 90), dont « la haine des Juifs n'était pas négociable » (Bruckner 2014 : 94), sa phobie étant « poussée à l'extrême » (Bruckner 2014 : 85).

« Dans la famille, paternelle comme maternelle, nous étions bilingues dès le berceau : nous apprenions l'antisémitisme en même temps que le français. » (Bruckner 2014 : 80), avoue le personnage-narrateur-auteur Pascal Bruckner. Cet antisémitisme de son père notamment, c'était sa passion qui habitait l'intégralité de son être et se répandait accapareur et agressif autour de lui (par exemple : « – Ils vont nous faire chier longtemps avec leur génocide ? » – Bruckner 2014 : 100). Le point culminant du récit n'est pas la mort du père, resté toujours hargneux et haineux, vitupérant à gauche et à droite contre les Juifs avec prédilection, jusqu'à quatre-vingt-deux ans, mais la découverte choquante que son père était circoncis. Malgré l'opinion de Pascal Bruckner que « [l]e vrai secret de famille n'est pas celui qui est tu mais qui est su de tous. » (Bruckner 2014 : 95), il reste – et ses lecteurs avec lui – avec le grand secret d'un père à la fois antisémite acharné et circoncis (vivant trois années parmi les nazis, chez eux !). La virulence et la haine du père contre les Juifs s'expliquent par « l'absence de toute explication rationnelle », comme l'affirme Pascal Bruckner (2014b). Le paradoxe final du récit tranche brièvement : « Je suis sa défaite. » (Bruckner 2014 : 251). L'acharnement du père fait que Pascal, contrairement à toute attente imaginée, garde sa liberté d'avoir des Juifs dans son entourage immédiat (son ami Alain Finkielkraut) et dans sa descendance directe (sa fille Anna).

### **Sur les ruines du nazisme, en spectateur direct, précis et profondément empathique : Stig Dagerman**

Stig Halvard Jansson (1923-1954) est l'écrivain et le journaliste libertaire suédois, notoire surtout pour avoir publié les romans *L'Île des condamnés* (1946) et *L'Enfant brûlé* (1948), sous le nom Stig Dagerman, *dager* signifiant « lumière du jour », « espoir ». Six ans avant son monologue émouvant *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, son recueil de reportages *Automne allemand* (en original, *Tysk Höst*, 1947) est dédié à sa première épouse, Annemarie Götze, fille de réfugiés allemands après la guerre (mariage réalisé avec une dispense royale). Il s'agit d'une collection d'essais journalistiques écrits par Dagerman, qui se rend en Allemagne pendant l'automne « triste, humide et froid » de 1946 – l'année des procès et des exécutions de Nuremberg, de la dénazification et des premières élections démocratiques. Ayant pour toile de fond l'après-guerre tragique, le livre est un document unique sur l'Allemagne et les ruines de ses villes dévastées par les bombardements, écrit parfois à la I<sup>ère</sup> personne du pluriel, mais dans la plupart du temps, à la III<sup>e</sup> personne : le narrateur se dit « le journaliste » / « il » / « le visiteur » ; c'est le reporter sur place, témoin et observateur attentif, exact, juste, mais aussi consolant et profondément humain.

La mère et la sœur de son beau-père sont des survivants du camp de Ravensbrück ; Dagerman ne s'arrête pas à les retrouver, mais il donne la parole



à différentes voix : des civils, des survivants de gauche, d'anciens démocrates, des réfugiés, des nazis, des nazis « sans le savoir », des Alliés, tous « affamés » et « déguenillés ». La cruauté exercée par la guerre n'a pas de nationalité et de couleur politique et elle ne justifie aucunement une autre cruauté. Les souffrances d'après-guerre des coupables ne peuvent pas racheter les souffrances subies pendant les massacres. Stig Dagerman décrit la honte, le défi, la souffrance avec une grande lucidité. Des familles entières vivent dans des caves insalubres, inondées et sans chauffage, des pièces nauséabondes et sans fenêtres, dans les anciennes toilettes d'une école d'Altona « réduite en miettes », ou bien dans les cellules de l'ancienne prison de la Gestapo. Dagerman insiste sur les endroits « indescriptibles », les occupations « indescriptibles », les sentiments « indescriptibles » des gens qui habitent la cave, et voit dans leur situation « indescriptible » l'un des aspects majeurs de la politique intérieure de cet automne-là. En fait, dans cette atmosphère d'amertume, de mépris de soi-même, d'apathie de cet automne lugubre et plein de privations, mécontentements et méfiance envers la démocratie triomphante, le jeune Stig Dagerman découvre une nostalgie inconcevable de prime abord pour le régime d'Hitler et une raison de vivre malgré les conditions misérables. Et pourtant, le journaliste conclut que l'on ne peut pas analyser les idées politiques d'un affamé sans se pencher en même temps sur sa faim, puisque la situation dans laquelle se trouvait les Allemands d'après-guerre rendait moralement impensable le fait d'arriver à une conclusion quelconque par rapport à ses positions politiques.

L'angoisse et la pitié de ce visiteur-journaliste, « voyeur » de la souffrance, accompagnent cette série de treize séquences parues au fil des semaines dans un hebdomadaire suédois et conçues en traversant l'Allemagne et en logeant chez l'habitant, dans la Ruhr, la région du Munich, Hambourg, Francfort sur le Main, Berlin, Hanovre, Cologne, Heidelberg, Hasselbrook, Landwehr, Essen, Stuttgart (*Automne allemand, Ruines, Cimetière bombardé, Le gâteau du pauvre, L'art de sombrer, Hôtes indésirables, Rivalités, Génération perdue, La justice suit son cours, Jour de froid à Munich, Le bois des pendus, Retour à Hambourg, Littérature et souffrance*). Anarchiste et militant en Suède, Dagerman fait preuve d'une attitude qui peut surprendre parmi les ruines des « villes rasées » de l'Allemagne post-guerre, parce que sa compassion surgit globalement devant les souffrances des Allemands, voire les nazis d'hier, mais il faut convenir que le jeune journaliste âgé de vingt-trois ans n'y mêle aucune sympathie idéologique. Pour lui, autant le nazisme hitlérien, que le communisme stalinien, extrémistes tous les deux, sont des régimes monstrueux par excellence, mais, devant la souffrance et la misère des humains, tout jugement moral est suspendu et un sentiment de culpabilité jaillit.

Les images sont touchantes pour le narrateur-témoin, aussi que pour le lecteur : « [l']Allemagne d'aujourd'hui : risquer sa vie pour une pomme de terre. » – à cette image est réduit ce pays qui ressemble à « un cimetière bombardé ». Toutefois, si les pauvres s'entassaient dans des caves des ruines, des blockhaus ou des cellules désaffectées, et les plus chanceux dans des immeubles qui n'ont pas été détruits, à l'opposé, les non pauvres habitent leurs anciens appartements et villas et « les comptes en banque n'ont pas été bombardés »,

bien que bloqués temporairement. Un « Berlin affamé, grelottant, sale, immoral, au commerce clandestin » coexistait avec l'autre qui « a encore la force de plaisanter, a encore la force d'être assez gentil ». La double face de la médaille ou la double mesure règnent un peu partout, même dans le domaine de la justice, par exemple, dans les procès de dénazification (entre autres, ceux des Messieurs Müller, Krause, Sinne, Walter) acharnement organisés, jusqu'à une centaine par jour dans les petites villes : « C'est cela qui est absurde, désespérant et tragique : le fait que ceux que les scrupules n'étouffent pas et pour qui l'argent n'a pas d'odeur puissent faire des affaires avec les nouveaux maîtres qui siègent dans les conseils et dans les organismes de décision. » (Dagerman 1980 : 115).

Finalement, le reportage que Stig Dagerman nous offre est une réflexion profonde, accompagnée de lucidité et d'empathie. Il quitte l'Allemagne à la fin de son recueil *Automne allemand*, l'avion suédois prenant de plus en plus d'altitude « au-dessus de la souffrance allemande » et laisse la parole aux prisonniers des camps de concentration, qui sont les victimes absolues de l'idéologie sociale-nationaliste qui explique la cruauté, la guerre ayant ses lois à elle. Il ne s'agit pas, en fait, d'une souffrance muette, car « [c]ette souffrance est vécue, maintenant elle ne doit plus exister. Elle était sale, répugnante, basse et mesquine et c'est pourquoi il ne faut plus en parler, oralement ou par écrit. La distance est trop faible entre l'œuvre littéraire et cette souffrance extrême ; ce n'est que lorsqu'elle aura été purifiée par le temps que viendra le moment d'en parler. » (Dagerman 1980 : 165).

### **L'enfant victime : Éva Heyman**

Née en 1931 à Oradea, Éva Heyman est morte en 1944 à Auschwitz-Birkenau. Victime de la Shoah à treize ans, considérée par le traducteur Oliver Lustig comme une « authentique Anne Frank du nord de la Transylvanie » (Heyman 1991 : 7, n. trad.), et appelée par le traducteur Carol Iancu « l'Anne Frank hongroise » (Heyman 2013), Éva a tenu son « petit journal » à partir du 13 février 1944 – le jour de son treizième anniversaire – jusqu'au 30 mai 1944, dans le ghetto d'Oradea, avant d'être déportée au camp de concentration d'Auschwitz, où elle arriva le 6 juin, pour mourir dans la chambre à gaz le 17 octobre 1944. Son journal, intitulé *J'ai vécu si peu – journal du ghetto d'Oradea*, rédigé en hongrois, sorti en cachette du plus grand ghetto du nord-ouest de la Transylvanie envahie par les Horthyistes, fut publié à Budapest en 1948 par sa mère rescapée du massacre (en original, Éva Heyman, Ágnes Zsolt: *Eva lányom*. Budapest, Új Idők Irodalmi Intézet R. T. Singer és Wolfner).

Éva Heyman faisait partie d'une famille aisée juive, son grand-père étant pharmacien et sa mère étant militante de gauche. Divorcée de l'architecte Bela Heyman, le père d'Éva, sa mère Ágnes (Agi) Rác s'est remariée avec l'écrivain et journaliste politique socialiste hongrois Béla Zsolt et le nouveau couple s'est installé à Budapest. Éva resta chez ses grands-parents maternels. Juszti, la gouvernante autrichienne et chrétienne d'Agi, devint la bonne d'Éva. Le fait qu'elle soit née et ait grandi dans un environnement cultivé explique la maturité de l'écriture d'Éva et sa lucidité devant les événements au long desquels la situation des Juifs s'aggravait progressivement et l'on commença à les torturer.

Optimiste, à peine adolescente, elle put encore ressentir les premiers émois amoureux pour le Juif Pista Vadas. Éva aimait le sport et la photographie, en fait, elle souhaitait devenir photoreporter. Elle se voyait adulte, mariée à un Anglais. Mais la menace devint de plus en plus pesante et elle fut emprisonnée dans le ghetto, avec les autres Juifs, là où la vie était effroyable.

Le ghetto était à l'époque le lieu de transit avant l'extermination en Pologne, en Autriche, en Ukraine. Celui d'Oradea était déclaré comme modèle par les autorités fascistes de Budapest, en raison de la terreur instaurée surtout par le lieutenant-colonel *vitéz* Péterffi Ienő. Les premières victimes de l'extermination massive visant à mettre en œuvre la « solution finale » nazie ont été fournies par les Horthystes, principalement dans le Nord de la Transylvanie, notamment à Oradea. Éva Heyman était alors âgée de dix ans et fut définitivement marquée parce que l'élimination a visé la famille de sa meilleure amie, Martha Münczer. Face à cette réalité cruelle, l'écriture représente une forme d'évasion pour Éva, mais elle enregistre le désespoir grandissant et finit par le cri de la dernière page du journal : « Je ne veux pas mourir, mon petit Journal ! Je veux vivre... » Toutefois, son désir légitime et naturel de continuer la vie qui n'était qu'au début, de même que sa vive intelligence ne furent d'aucun secours face à la politique extrémiste de l'époque.

Le journal, sauvé du ghetto par Mariska Szábo, la cuisinière chrétienne de la maison des grands-parents d'Éva, met aussi en discussion les relations entre la Hongrie et la Roumanie à l'époque, la ville d'Oradea étant rattachée en 1940 à la Hongrie, à la suite du second arbitrage de Vienne.

Transportés à Auschwitz début juin 1944 dans un wagon à bestiaux du dernier train de déportés d'Oradea, les grands-parents ont immédiatement été exterminés dans la chambre à gaz, tandis qu'Éva est devenue durant quatre mois l'objet d'expériences contraires à l'éthique et inhumaines du Dr. Joseph Mengele, jusqu'en octobre, lorsqu'il a découvert qu'Éva avait les jambes enflées (probablement après avoir contacté un typhus) et l'a également envoyée au gaz. Son père biologique Béla Heyman a été lui aussi tué à Auschwitz. Son beau-père Béla Zsolt a réussi à s'échapper du ghetto, il fonda en 1945 le Parti radical hongrois, édita le journal *Haladás (Progrès)* et fut élu membre de l'Assemblée Nationale, mais, emporté par la maladie, mourra en 1947. Il est l'un des premiers témoins de la Shoah avec son livre mémoriel *Neuf valises* (en hongrois : *Kilenc koffer*).

Éva Heyman consigne dans son journal, au long de trois mois et demie, une accumulation inimaginable et accélérée d'interdits et d'abus contre les Juifs : l'envoi des hommes dans des détachements de travaux forcés, l'obligation de coudre l'étoile jaune stigmatisante sur tous les vêtements, la confiscation abusive et injuste des biens (à commencer par le vélo de l'enfant, la machine à coudre, la friteuse électrique, l'appareil photo, la machine à écrire, les tapis, l'argenterie, etc.), l'expropriation des commerces, la suspension de tout emploi, la promulgation de trois à quatre lois anti-juives par jour, l'interdiction de quitter le domicile, ou, par contre, l'expulsion forcée de leur domicile, la création du ghetto monstrueux. Toute une vague de suicides a été l'une des premières conséquences de la ghettoïsation et de l'envoi dans une sorte d'antichambre de la mort dans des conditions d'existence inhumaines et

sous la torture. La jeune Éva enregistre, comme un baromètre précis, les états d'âme des prisonniers : l'humiliation, l'insécurité, le découragement, le désespoir, la peur panique, de même que les effets effroyables des tortures menées avec une cruauté impensable à la fois des hommes, des femmes et des enfants. La terreur a ses nuances et Éva a réussi à les enregistrer avec un extraordinaire esprit d'observation, surtout les réactions des gens terrifiés trouvés à tout instant sous l'empire de l'attente angoissante. Si Éva garde son optimisme et sa lucidité même dans le camp de concentration, d'où elle envoie une lettre à Mariska, sa mère, de son côté, bien que survivante au génocide, après la publication du journal de sa fille, commenté et annoté, après la mort de son mari survivant lui aussi au ghetto, s'égaré dans le royaume d'un trouble psychique et se suicide dans le sanatorium. Le droit à la vie supprimé avec bestialité inconcevable – c'est la réflexion laissée derrière eux par les Rácz-Heyman, Zsolt et des milliers des comme eux, par l'entremise de la voix insouciant devenue cri douloureux d'Éva Heyman dans son « petit journal ».

### **L'orphelin d'une mère qui a fini dans la chambre à gaz : Georges Perec**

Georges Perec (1936-1982), dont le nom de famille était Peretz à l'origine, fondateur et membre de l'OULIPO depuis 1967, est l'écrivain qui crée un style personnel se situant dans le domaine complexe de l'intermédialité, car mélange de contraintes formelles littéraires et mathématiques. En 1975, il publie *W ou le souvenir d'enfance*, livre qui combine en diptyque, d'une manière alternative, deux parties distinctes de prime abord : la première est parfaitement fictionnelle (*W*), tandis que la seconde s'appuie sur l'autobiographie (*le souvenir d'enfance*). Cette distinction entre les deux plans est rendue graphiquement aussi, parce que le récit de l'île *W*, une sorte de cité idéale au tout début qui s'avère être finalement la dystopie la plus atroce, est rédigé en italique. Les deux plans sont élaborés à la première personne du singulier par l'accumulation des détails minutieux, par le jeu et la jubilation de l'écriture, que ce soit imaginaire ou autobiographique. Nous avons présenté un commentaire plus détaillé de ce livre dans *L'Enfance des écrivains à travers leur prose* (Gancevici 2014 : 131-138). Maintenant nous limitons l'observation aux événements majeurs qui ont empreint foncièrement les premières années de l'existence de Perec, tels que présentés par l'écrivain lui-même, et qui ont des rapports avec l'expression de l'extrémisme.

Enfant pendant la guerre, considéré non pas comme un témoin direct, mais comme un témoins distant des événements (Wolf 2023 : 233), fils de parents polonais juifs installés en France, d'Icek Judko, le père trouvé mort « sur le chemin d'un obus perdu » (Perec 1975 : 44), et de Cyrla Schulevitz (appelée Cécile), la mère née dans une famille varsovienne nombreuse (Perec 1975 : 45), Georges vient au monde à Paris « le samedi 7 mars 1936, vers neuf heures du soir, dans une maternité sise 19, rue de l'Atlas, à Paris, 19<sup>e</sup> arrondissement » (Perec 1975 : 31) et fut déclaré « Français ». Devenu orphelin de son père à l'âge de quatre ans, il est séparé de sa mère à l'âge de six ans, sans savoir qu'il ne la reverrait jamais. En fait, le récit autobiographique commence d'une façon très succincte, abrupte et déconcertante, avec une « absence

d'histoire » à raconter : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent. » (Perec 1975 : 13). Des souvenirs fragmentaires, des séquences de vie racontées par les autres, des données d'état civil, quelques dessins et textes réalisés pendant l'adolescence qui ont été insérés, tout cela affirme la nécessité de raconter son enfance, à la rigueur, de la réinventer. L'on perçoit l'intensité du ressenti et de la nécessité d'écrire son vécu pendant ces premières treize années, même si ce n'est qu'au dénouement que l'acmé de ses sentiments éclate et l'auteur-narrateur-personnage révèle que vouloir écrire son autobiographie, c'est la réinventer et la revivre dans une situation extrême : en imaginant l'atrocité inhumaine endurée par sa mère et revivant lui-même cette expérience traumatisante, d'une manière fusionnelle, osmotique avec sa mère, pour être enfin libre de s'affirmer lui-même.

D'un ton sec qui cache l'amertume, voici un résumé sur le sort de la mère : « Elle fut internée à Drancy le 23 janvier 1943, puis déportée le 11 février suivant en direction d'Auschwitz. Elle revit son pays natal avant de mourir. Elle mourut sans avoir compris. » (Perec 1975 : 49). Si au moins le décès avait été signalé tout simplement, mais non : à cette disparition injuste, l'on avait rajouté encore : « Ma mère n'a pas de tombe. C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret la déclara officiellement décédée, le 11 février 1943, à Drancy (France). Un décret ultérieur, du 17 novembre 1959, précisa que, "si elle avait été de nationalité française", elle aurait eu droit à la mention "Mort pour la France". » (Perec 1975 : 57-58).

La société « W », pays parfait où règnent l'ordre et la discipline, la vie des gens étant calquée sur un esprit olympique, tout un chacun devant prouver des habiletés souveraines de bon Athlète, bascule progressivement dans la dégradation, la déchéance. Le lecteur apprend que cet îlot idéal a la forme d'un crâne de mouton et finalement ne sert que de représentation fictive à un régime concentrationnaire barbare, odieux, immonde. C'est un camp de répression nazi, commandé par des non-dits ou des euphémismes lugubres. Les détenus y font du « sport » : ils tournent des heures sans arrêt, sous la menace du fouet, ils exécutent « la marche du crapaud, et les lents étaient jetés dans le bassin d'eau sous le rire homérique des S.S. », ils rampent « à plat ventre dans la boue et se relèvent, cent fois de rang, courir ensuite s'inonder d'eau pour se laver et garder vingt-quatre heures les vêtements mouillés. » (Perec 1975 : 220), tout cela impérativement « très vite (toujours vite, vite, *Schnell, los Mensch*) ». Tant de souffrance et de « préparatifs » abaissants pour finir dans la chambre à gaz. Georges Perec déclare avoir agencé cette histoire à l'âge de douze ans. On pourrait dire qu'il revit, de manière imaginaire, mais tellement viscérale et fusionnelle, les humiliations et les tortures endurées par sa mère avant qu'elle ne soit bestialement assassinée « sans avoir compris » la raison. La solitude et l'absence sont parmi les thèmes dominants de l'œuvre ultérieure de l'écrivain et peuvent être considérées comme des aspects déterminés par la disparition prématurée de ses parents à cause de la guerre et de l'extrémisme abominable de l'idéologie antisémite.

### **L'expérience insoutenable et l'optimisme tragique : Viktor Frankl**

Né dans une famille ashkénaze viennoise, Viktor Emil Frankl (1905-1997), a été médecin et professeur de neurologie et de psychiatrie, auquel il ajouta un doctorat en philosophie. Il est le fondateur de la *logothérapie*, considérée comme « la troisième école de psychothérapie de Vienne », après la *psychanalyse* de Sigmund Freud et de la *psychologie individuelle* d'Alfred Adler. En 1942, il est éligible pour un visa d'immigration pour les États-Unis, mais il décide de rester en Autriche, pour être à côté de ses parents âgés. Toute sa famille sera arrêtée et déportée, la même année, premièrement dans le camp de concentration de Theresienstadt. Viktor Frankl sera transféré pendant les trois années suivantes dans d'autres camps : d'Auschwitz-Birkenau, de Kaufering et, finalement, celui de Türkheim (qui faisait partie de l'ensemble de camps de Dachau). À sa libération, en 1945, il apprend la mort dans différents camps de concentration de sa femme enceinte, de ses parents et de son frère.

À quels aspects sa survie est-elle due, compte tenu des conditions de vie inhumaines dans les camps nazis meurtriers, de la famine, du froid, du manque de sommeil, du manque d'hygiène, des coups brutaux reçus, du travail dur, surtout pendant l'hiver rude, des infections répétées, des engelures, des maladies, de l'épuisement, du sentiment de la mort imminente à chaque instant ? La détermination à reprendre et achever le livre confisqué et détruit au début de son enfermement au camp est l'une des principales raisons, ou plutôt souhait de mener à bonne fin le développement théorique de son livre, qui faisait référence à la recherche du sens de la vie en tant qu'une des clefs essentielles de la santé psychique et de l'accomplissement de l'être humain.

Sa survie est le résultat d'un mélange de facteurs combinés : la volonté de vivre, loin de l'idée de suicide, l'instinct de conservation, des actes généreux de la part de certaines personnes de son entourage, la chance, certaines capacités uniques, comme l'optimisme, l'humour, le détachement psychologique, les brefs moments de solitude, la contemplation de la beauté de la nature. Mais la décision extraordinaire de ne pas renoncer à la vie devient dominante et constitue la base pour essayer de vivre pour l'avenir. Il tirait sa force à la fois de son désir éternel de compléter et de perfectionner sa théorie (ce qu'il fera en 1946, lorsqu'il publiera *The Doctor and the Soul*), mais aussi de ses pensées concernant sa femme. La conclusion que quoi qu'il arrive, il a la liberté de décider comment il réagit à sa souffrance et il est même responsable de ses propres réactions est établie comme un mécanisme de défense souverain et se retrouvera dans un second livre de Frankl construit pendant neuf jours après sa libération. Ce Livre s'intitule *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie* et fut publié en allemand, toujours en 1946, avec le titre original *Em Psycholog erlebt das Konzentrationslager*. Comment rester optimiste face à la douleur, à la culpabilité et à la mort sont les réflexions du post-scriptum ajouté plus tard sur *l'optimisme tragique*.

*Découvrir un sens à sa vie*, précédé, pour l'édition française de 2013, par les préfaces de Gordon W. Allport (datée 1959), Gabriel Marcel (1967) et de l'auteur lui-même (1983), représente un livre de référence, l'un des meilleurs depuis sa parution. Il est construit en deux parties : la première, *Les*

*expériences vécues par un psychiatre dans un camp de concentration*, est une description de l'expérience personnelle de Viktor Frankl dans les camps concentrationnaires nazis – expérience vécue par des milliers de prisonniers –, tandis que la seconde, *La logothérapie en bref*, expose la doctrine psychothérapeutique développée par Frankl en tant que méthode de guérison de l'âme par le guidage de la personne vers la découverte d'un sens de sa propre vie. Contrairement à Freud, qui croyait que le principe du plaisir était le fondement de la vie, et à Adler, pour qui le principe du pouvoir était déterminant, Frankl affirme que la vie est avant tout une recherche du sens. Dans la souffrance et dans les moments les plus difficiles, il identifie au moins trois sources de ce sens de la vie : le travail, l'amour, le courage. Comme l'avoue l'auteur dans la préface à l'édition anglaise de 1992, la première partie, autobiographique, agit comme une validation existentielle de sa théorie logothérapeutique (où *logos* signifie « sens ») (Frankl 2018).

Le lecteur apprend, dès l'incipit, que ce nouveau témoignage sur la Shoah « est beaucoup moins consacré aux souffrances d'hommes marquants qu'aux sacrifices, à l'agonie et à la mort de cette immense armée de victimes inconnues dont on ne trouve nulle part mention » ; il se concentre, donc, sur les victimes anonymes, à travers une expérience individuelle. Une fois entrés dans les camps, les prisonniers perdaient toute identité ; chacun portait un numéro. 119104 fut celui de Viktor Frankl. Cependant, des noms de certaines personnes réelles apparaissent au long des pages : à part le terrible « Docteur M » (à lire Joseph Mengele) et Bismarck, l'auteur cite ou fait référence à Dostoïevski, Lessing, Schopenhauer, Tolstoï, Spinoza, Nietzsche, Rilke, Dürer, etc. Les arts, la philosophie, la pratique de sa profession médicale, le coucher du soleil, les petits « bonheurs » (trouver quelques haricots dans la soupe quotidienne ou pouvoir troquer une cigarette contre une soupe), l'assentiment de l'insensibilité, l'acceptation du fait de devoir renoncer à toute sa vie d'avant le camp, la résistance aux crises de délire pendant la nuit, le consentement du primitivisme physique et mental forcé, l'amour, la volonté de sens, considérés tous autant de mécanismes de protection, sont devenus consciemment la voie par laquelle son âme pouvait s'éloigner de l'existence de prisonnier. Toute forme de *coping* était nécessaire pour survivre dans le camp. L'optimisme inné de Frankl a été le fondement de sa résistance jusqu'à sa libération, malgré toutes les épreuves et les atrocités qu'il a endurées – un « optimisme tragique », comme il l'appelle. En fait, on doit toujours chercher *le sens*, même dans la souffrance, ou bien au moment de la mort.

### **Conclusion**

Comme « la vie a un sens, il faut qu'il y ait un sens à la souffrance », affirme Viktor Frankl qui remarque aussi que « [s]ans la souffrance et la mort, la vie humaine demeure incomplète. » (Frankl 2013 : 75). Dans les circonstances les plus cruelles, en restant courageux, digne et altruiste, approfondir le sens de ce qui l'individu a vécu et vit va dans la direction de la préservation et de la survie. Identifier un sens de leur vie auquel croire est la première étape pour tenter de restaurer la force intérieure des prisonniers. Pour consolider son idée, Frankl cite Nietzsche : « Celui qui a un “pourquoi” qui lui

tient lieu de but, de finalité, peut vivre avec n'importe quel "comment" » (Frankl 2013 : 83). Autrement dit, c'est dans la souffrance que l'individu peut trouver les opportunités cachées de son accomplissement. Dans le dernier chapitre de son livre, Stig Dagerman (1980) fait une réflexion un peu généralisante mais pertinente et apparentée à la théorie de Frankl : « Et la souffrance dans tout cela ? Il se met à parler du bonheur de souffrir, de la beauté de la souffrance. La souffrance n'est pas sale, elle n'est pas digne de pitié. Non, elle est grande car elle grandit les hommes. ».

Aussi inapproprié soit-il de placer souffrance et optimisme sur le même plan, psychologiquement parlant, nous pouvons avoir confiance dans la théorie de Frankl, validée par son expérience personnelle. Non une recette, mais une façon d'être, l'optimisme représente, comme le dit également Gabillet (2010 : 21-22), une attitude souhaitable, car composée de trois dimensions imbriquées : cognitive (elle cherche toujours des solutions constructives), affective (elle donne de la satisfaction devant de « petites victoires ») et comportementale (elle aide à prendre des risques et à développer des ressources positives face aux choix de vie – personnelle et professionnelle).

Écrire sur les blessures, les traumatismes, les souffrances vécues pour des raisons injustes, injustifiées, absurdes n'est pas seulement l'apanage des écrivains eux-mêmes, des journalistes et des chercheurs, l'écriture étant perçue plus ou moins consciemment comme une thérapie pour n'importe quelle catégorie : victimes, oppresseurs, exécutés volontaires ou au service du régime au pouvoir surtout totalitaire, donc abusif et écrasant. La théorie de Viktor Frankl, fruit de la dure expérience des camps nazis, s'étend et s'universalise : la liberté de décider comment répondre à sa souffrance est un processus responsable et exclusivement individuel, puisque « l'existence conserve un sens dans n'importe quelles conditions, même les plus misérables », l'être humain ayant la capacité d'en transformer les côtés négatifs (Frankl 2013 : 126). L'on peut trouver une raison de vivre, malgré la souffrance, ou plutôt à travers elle, en retenant, selon la précision toujours de Frankl (2013 : 127-128), qu'« [o]n doit toutefois garder en mémoire le fait que l'optimisme ne se commande pas. On ne peut se forcer à un optimisme aveugle quand tous les vents semblent contraires et qu'on n'a plus d'espoir. »

## RÉFÉRENCES

### **Corpus :**

- Bruckner 2014 : Pascal Bruckner, *Un bon fils*, Paris, Bernard Grasset.  
 Dagerman 1980 : Stig Dagerman, *Automne allemand*, Actes Sud, Hubert Nyssen Éditeur, traduit du suédois par Philippe Bouquet.  
 Frankl 2013 : Viktor E. Frankl, *Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie*, Paris, Éditions de l'Homme, traduit de l'anglais par Clifford J. Bacon et Louise Drolet.  
 Frankl 2018 : Viktor E. Frankl, *Omul în căutarea sensului vieții*, București, Editura Velant, traduit de l'anglais (éd. 2006) par Florin Tudose.  
 Haffner 2002 : Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand : Souvenirs 1914-1933*, Arles, Actes Sud ; traduit de l'allemand par Brigitte Hébert.



- Heyman 1991 : Éva Heyman, *Am trăit așa de puțin – Micul meu jurnal*, București, Editura Alex, traduit du hongrois par Oliver Lustig.
- Heyman 2013 : Éva Heyman, *J'ai vécu si peu – journal du ghetto d'Oradea*, Genève, Éditions des Syrtes, traduit du hongrois par Jean-Léon Muller, Préface de Carol Iancu.
- Höss 2005 : Rudolf Höss, *Le commandant d'Auschwitz parle*, La Découverte / Poche, traduit de l'allemand par C. de Grunwald (édition 1959, Julliard) ; préface et postface par Geneviève Decrop.
- Perec 1975 : Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël.

**Références théoriques, critiques littéraires et entretiens :**

- Bruckner 2014b : Pascal Bruckner, « *Un bon fils*, un récit autobiographique de Pascal Bruckner », BMF Alsace, « Rencontre littéraire ». [https://www.youtube.com/watch?v=8ns-ohhml\\_w](https://www.youtube.com/watch?v=8ns-ohhml_w). Lien mis en ligne le 16 mai 2014, consulté le 10 septembre 2023.
- Gabilliet 2010 : Philippe Gabilliet, *Éloge de l'optimisme. Quand les enthousiastes font bouger le monde*, Paris, Saint-Simon.
- Gancevici 2014 : Olga Gancevici, *L'enfance des écrivains à travers leur prose*, Cluj-Napoca, Editura Casa Cărții de Știință.
- Gilbert 1947: Gustave M. Gilbert, *Nuremberg Diary*, Farrar, Straus, pp. 16, 229-231.
- Haffner 2018 : « Sebastian Haffner, *Allemagne je t'aime, moi non plus : Une vie, une œuvre* », France Culture, sur Radio France. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/une-vie-une-oeuvre/sebastian-haffner-1907-1999-allemande-je-t-aime-moi-non-plus-2738520>. Lien mis en ligne le 24 mars 2018, consulté le 15 septembre 2023.
- Piper 1994: Franciszek Piper, « Gas Chambers and Crematoria », dans Yisrael Gutman et Michael Berenbaum, *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 166–169.
- Merle 1952 : Robert Merle, *La Mort est mon métier*, Paris, Éditions Gallimard, coll. Blanche.
- Wolf 2023 : Nelly Wolf, *Le Juif imaginé. D'Elsa Triolet à Romain Gary*, Paris, CNRS Éditions.